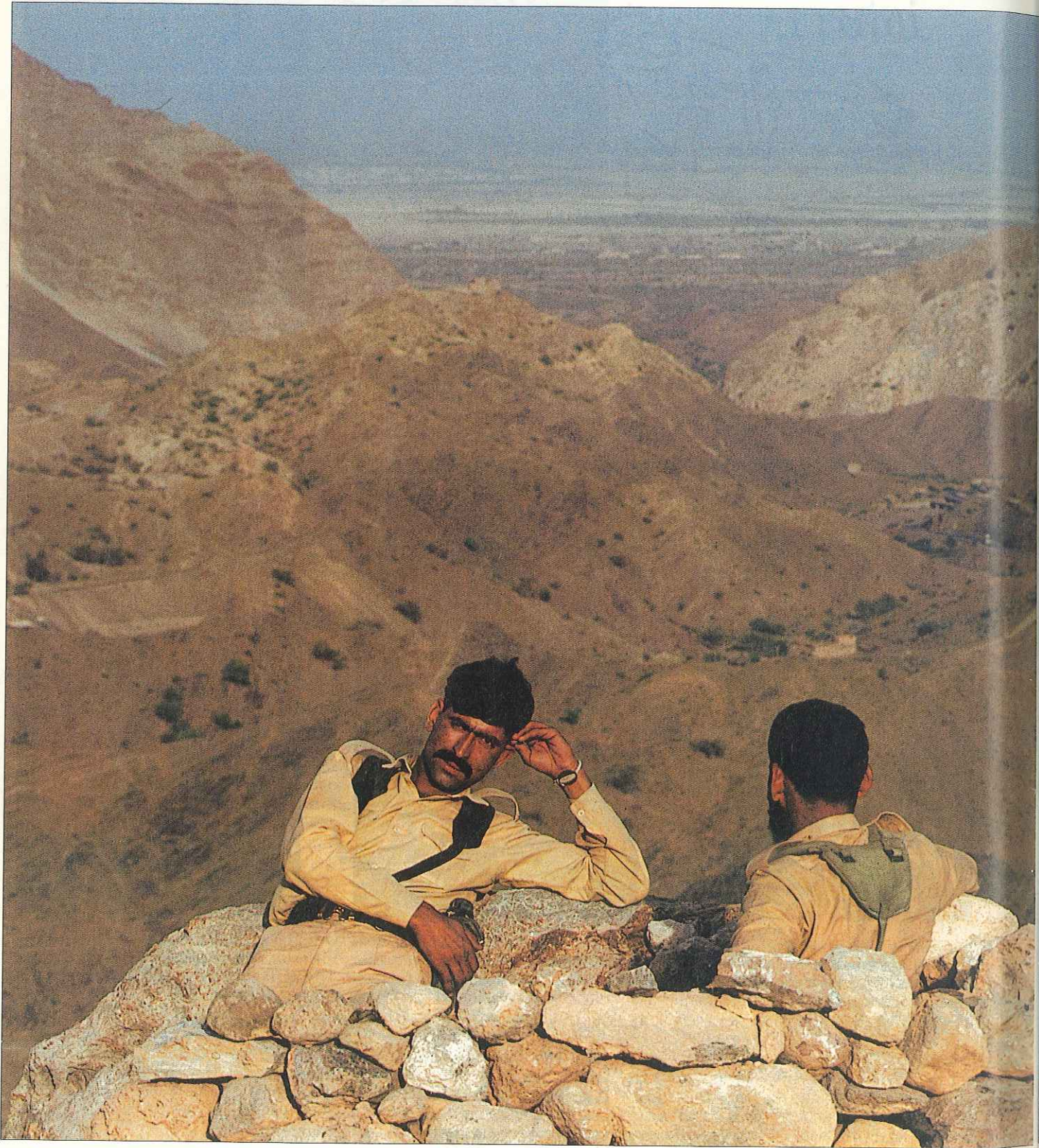
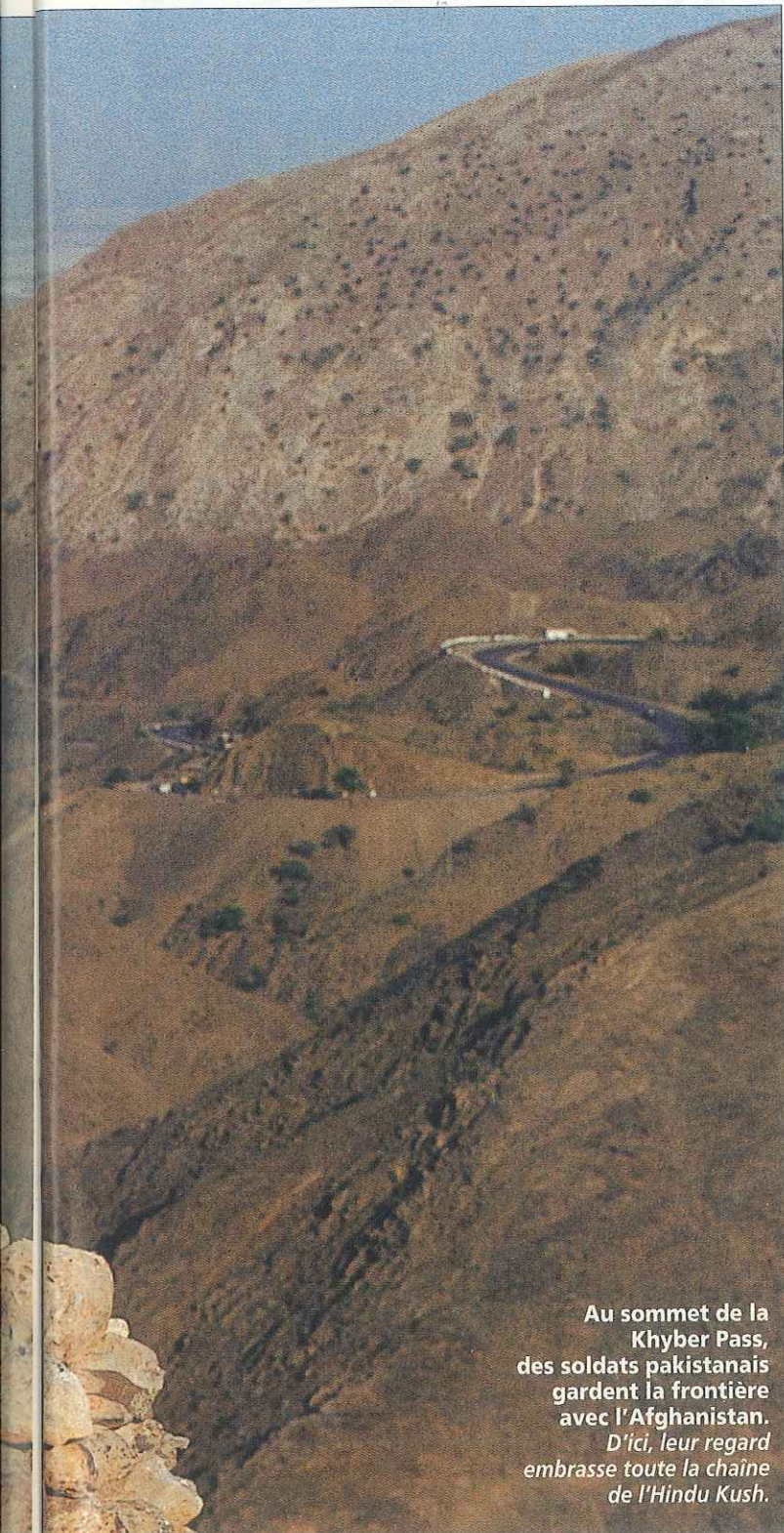

La grande route de



L'Empire



Au sommet de la Khyber Pass, des soldats pakistanais gardent la frontière avec l'Afghanistan. D'ici, leur regard embrasse toute la chaîne de l'Hindu Kush.

Ce n'est pas une route, mais une épopée : la Grand Trunk Road. « Un merveilleux spectacle, écrivit Rudyard Kipling il y a près de cent ans. Elle traverse les Indes de part en part, sur 2 500 kilomètres ; elle est la colonne vertébrale du sous-continent, le monde entier va et vient le long de ce fleuve de vie comme il n'en existe nul autre au monde. »

Construite au milieu du XVI^e siècle par Chir Khan (le « Seigneur tigre »), améliorée par les colonisateurs britanniques au milieu du siècle dernier, la « GT » relie les hauteurs de Peshawar, près de la frontière afghane, aux ruelles pestilentiennes de Calcutta, dans le golfe du Bengale (voir la carte page 44). Son tracé suit le chemin emprunté par les hordes de conquérants aryens, moghols et autres, de sorte que, si notre civilisation est bel et bien « indo-européenne », le trait d'union doit beaucoup à cette voie d'accès. Les fidèles de cinq grandes religions – l'islam, l'hindouisme, le bouddhisme, le sikhisme et le jainisme – vivent le long de la GT. Et, dans « Kim », son merveilleux roman, Kipling en fit un axe symbolique de la Roue de la vie : un jeune aventurier et un vieux sage s'y lancent à la recherche d'espions russes et du sens de l'existence.

Au début du XVII^e siècle, c'est à pied que Thomas Coryate, bouffon préféré du roi Jacques I^{er}, à la cour d'Angleterre, accomplit une partie du trajet. Quelques années plus tard, le Français Jean-Baptiste Tavernier, négociant bijoutier, se rend régulièrement en Perse et aux Indes. Afin de voyager « honorablement » dans ces contrées, il recommande l'emploi d'un palanquin « à ceux qui peuvent se permettre de prendre leurs aises ». Pour faire bonne impression, Tavernier conseille aussi l'embauche de « 20 ou 30 hommes armés – de flèches et d'arcs pour certains, de mousquetons pour les autres – qu'il faudra payer autant que les porteurs du palanquin ». Pour le spectacle, ajoute-t-il, « on se fait parfois précéder d'un drapeau ».

Tavernier ne reconnaîtrait pas la GT aujourd'hui. Les chars à bœufs l'empruntent toujours, les chameaux et quelques éléphants aussi, mais la voie est devenue l'un des axes routiers les plus pollués de la planète. La moindre de nos routes nationales connaît un trafic plus dense, mais ici des camions défiant les règles de l'aérodynamique (et celles de la conduite) partent à l'assaut d'un ruban de macadam large d'une douzaine de mètres environ. Beaucoup terminent leur voyage contre un arbre ou dans le fossé. Entre ces mastodontes rugissants se fauflent voitures des années 40, tricycles à moteur et minibus poussifs, sans oublier les chiens galeux, les chameaux philosophes et les ours de foire. Les piétons, enfin, sont visiblement plus terrifiés que les vaches sacrées, qui, en Inde, ont la priorité sur tout le monde... et le savent. Ah, il est beau, ce « fleuve de vie » chanté par Kipling !

Pendant six semaines, les envoyés spéciaux de L'Express ont vécu l'aventure de cette route. Sans palanquin, ni drapeau, ni vache sacrée. C'est donc dans des taxis locaux, aux chauffeurs d'humeur et de compétence variables, qu'ils ont traversé ce maelström, des montagnes de l'Hindu Kush au delta du Gange. Baignés, dans les derniers kilomètres, par les pluies de la mousson. Au hasard des rencontres et d'une errance voulue, voici donc une fenêtre ouverte, rien de plus, sur le sous-continent indien. 1 milliard d'habitants y vivent. Près d'un quart de l'humanité. M. E. ■

Du porno sur la « ter

De notre envoyé spécial

Le voyage s'entame au cœur du royaume de la drogue. Dans la chaîne montagneuse du Nord-Ouest pakistanaise, à l'ombre de l'Himalaya, des laboratoires clandestins raffinent le pavot venu de l'Afghanistan voisin et, depuis peu, des républiques ex-soviétiques d'Asie centrale. Sa culture est interdite. D'où viennent, alors, ces quelque 70 tonnes d'héroïne qui, selon les services secrets américains, feraient du Pakistan le premier fournisseur du marché européen ? De cette « zone tribale », sans doute, où les lois régissant le reste du pays n'ont pas cours. Sauf, et strictement là, sur l'étroit ruban de bitume de la route.

Car, ici, le pouvoir est entre les mains des Pachtouns – guerriers redoutables, farouchement attachés à leur autonomie et armés jusqu'aux dents. Leur code de conduite, le « pachtounwali », se résume en trois mots : honneur, revanche, hospitalité. Pas un mot sur la fidélité : les Pachtouns monnaient leur appui au plus offrant. En envahissant l'Afghanistan, en 1979, l'Armée rouge provoqua malgré elle un déluge d'argent étranger sur cette région reculée, devenue base arrière de la « résistance anticommuniste ». A présent que l'Afghanistan est déchiré par une guerre civile, les trafics d'armes, de drogue, de whisky se poursuivent. Vieille tradition : les armes à feu, ici, font l'objet d'un attachement passionnel – et, d'ailleurs, elles apparaissent souvent dans les contes amoureux qui animent toujours les veillées au creux des vallées. A Darra, un village au pied de la Khyber Pass, on fabrique toutes sortes d'armes, du stylo-pistolet au lance-roquette. « Nous vivons dans l'endroit le plus sûr du pays, explique un marchand. Si un homme est tué ou blessé, sa famille peut se venger sur un des proches du tireur. Du coup, il n'y a jamais de problème. » Le stylo-pistolet, lointain cousin des Waterman en acier brossé, tire des balles de 6,35 millimètres. On le déclenche en appuyant sur le capuchon. Coût de l'engin, meurtrier à bout portant, 200 roupies, soit 40 francs.

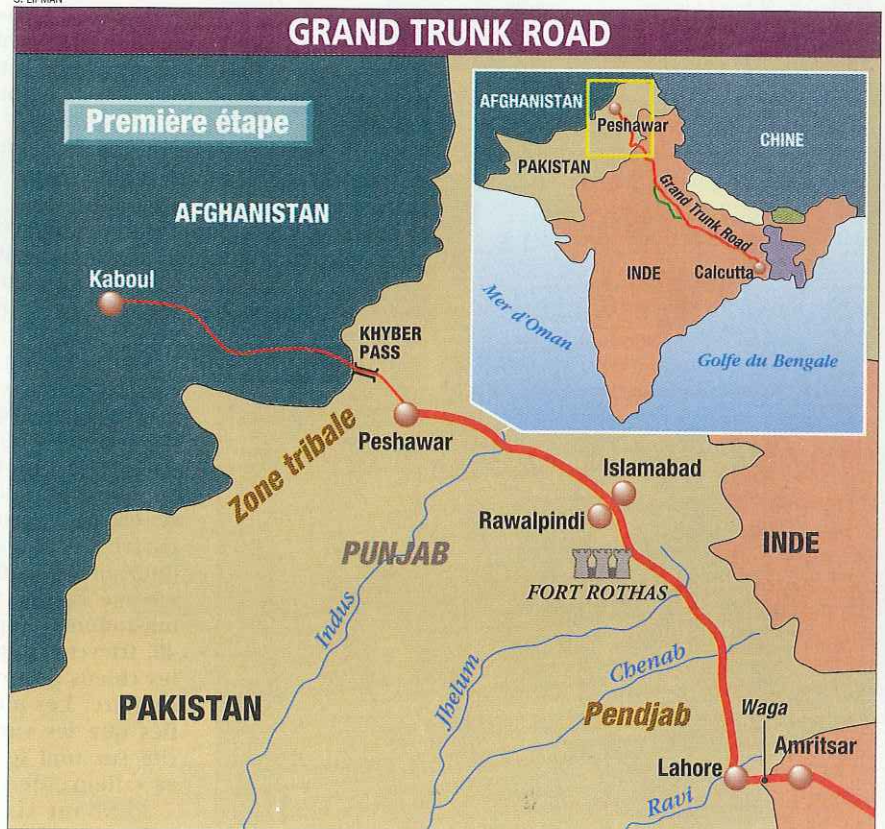
Muzaffar Chah, l'un des seigneurs de la région, nous accompagnait vers la frontière afghane. Personnage massif et truculent, presque aussi large que haut, Muzaffar, dont la barbe et le large sourire rappellent irrésistiblement le chanteur Carlos, est aussi

directeur de journal à ses heures perdues. Et surtout membre d'une des plus puissantes tribus locales, les Afridi, dont un ethnologue estime qu'ils représentent « l'archétype du Pachtoun, car on peut leur appliquer une série de qualificatifs contradictoires : courageux, précautionneux, hommes d'honneur, traîtres, cruels, galants, superstitieux, courtois, méfiants et fiers ». Suivant la route dans le sens contraire de Gengis Khan et d'Alexandre le Grand, il nous emmena dans sa Jeep à air conditionné en direction de la célèbre Khyber Pass. Nous étions précédés d'une escorte armée – six malheureux soldats, comprimés dans une minuscule voiture dont les pneus semblaient sur le point d'éclater sous le poids. « Simple précaution, dit Muzaffar. Les renversements d'alliance, voyez-vous, sont incessants. »

tous, le plus souvent, mais cordialement détestés par leurs frères pakistanaïses. 3 millions de réfugiés se trouvent actuellement au Pakistan – un quart de la population originelle de l'Afghanistan. Passé un poste de douane fraîchement repeint, le marché de Hayadabad, où, grâce aux miracles de la contrebande, on peut acheter n'importe quoi, du robot ménager au kalachnikov.

La route, en montant, suit le cours d'une rivière. Les Britanniques la construisirent en 1842, lors des guerres afghanes qui devaient prévenir toute invasion venant de l'Empire russe. Au point le plus étroit, avec un peu d'imagination, on verrait presque le major William Brydon, sur son cheval éclopé, unique survivant de la bataille de Gandamak, où 16 500 soldats britanniques furent massacrés...

S. LIPMAN



En filant vers le nord, à la sortie de Peshawar, le long de la Grand Trunk Road, on passe devant une série de cubes en béton, immeubles récents où sont logées les organisations humanitaires. Plus loin, un village aux murs de torchis accueille, depuis quinze ans, les réfugiés venus d'Afghanistan (eux-mêmes pach-

Les troupes de Sa Majesté ont marqué leur passage en gravant dans le roc les noms de leurs régiments. L'Empire aussi laisse son empreinte : un chapelet de 34 tunnels, creusés dans les années 20 pour la ligne de chemin de fer, d'un coût – exorbitant, à l'époque – de 2 millions de livres sterling. Et ces guérites qui

re des purs »



ponctuent la chaussée : un jeune lieutenant nommé Winston Churchill en occupa une, à quelques kilomètres de là. Autre vestige, sur la terre brûlée par le soleil, ce jeu de cricket dont raffolent les gamins en guenilles.

La route longe d'immenses forteresses appartenant, pour la plupart, aux barons de la drogue. Haji Ayub Afridi, ancien élu au Parlement d'Islamabad, possède l'une des plus impressionnantes, coiffée – sait-on jamais ? – de batteries anti-aériennes. « Je n'aime pas cet homme, grommela Muzaffar. Et je vous conseille de ne pas prendre de photo. Il est dangereux. » Ledit Ayub affirme qu'il doit sa fortune au commerce de vaisselle et de quincaillerie. Quoi qu'il en soit, lui et les siens n'ont rien à craindre d'une police largement corrompue.

Le marché aux armes de Darra. Du stylo-pistolet au lance-roquette, chacun y trouve son bonheur.

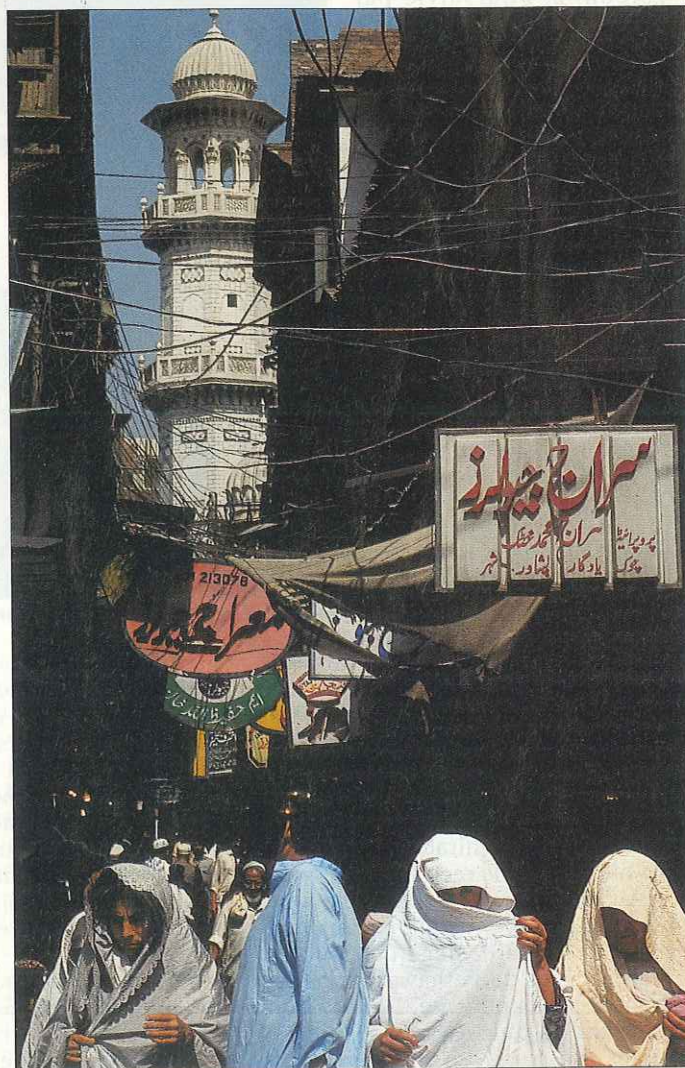
Ci-contre, Peshawar. L'islam est une raison d'être.

Ci-dessous, le premier commissariat de police féminin, à Rawalpindi. En principe destiné aux femmes violées.

Au sommet de la Khyber Pass, le regard embrasse toute la chaîne montagneuse de l'Hindu Kush, prolongement occidental de l'Himalaya et dont le nom, tellement révélateur, signifie « tueur d'Indiens »... Il y a toujours quelqu'un en guerre, par ici. Deux roquettes antichars gisent, côte à côte, dans l'herbe. « Un message d'amour venu d'Afghanistan », raille la sentinelle.

La frontière elle-même – dont on vous jure, à Islamabad, qu'elle est hermétiquement fermée – accueille un trafic intense dans les deux sens. Pour passer, il suffit de graisser la patte des douaniers.

Sur le chemin du retour, nous roulions à la traîne d'un camion bigarré, rempli de jeunes gens hilares qui tiraient vers le ciel des rafales de mitraillette. Apercevant des étrangers, ils tournèrent leurs armes en direction de notre voiture, riant de plus belle. « Un mariage », soupira Muzaffar, l'air absent, en portant son regard vers l'arrière du véhicule, où s'étalait, œuvre d'un artiste local, le



■■■
 portrait d'une dame aux appas copieux. On ne voyait d'elle que l'arrière-train. « Musarrat Shaheen, dit Muzaffar. Une star des films pach-tous. » Le soir même, nous allions au cinéma.

Devant l'immense salle du Peshawa, l'affluence était telle qu'il fallut soudoyer le caissier pour pouvoir entrer. A l'intérieur, les pales de dizaines de ventilateurs brassaient la fumée de haschisch. Après l'hymne national, diffusé dans l'indifférence générale, et la projection d'extraits de films indiens, strictement interdits mais entrés en contrebande, l'obscurité se fit d'un coup. On jouait « Tombé du ciel ». En barboteuse rose, miss Shaheen, aperçue plus tôt sur le camion, s'y débat contre deux méchants – l'un ressemblait étrangement à Saddam Hussein et l'autre avait de gros doigts. Résumé de l'action : **1.** Allongée sur un lit, la dame se frotte les pieds, puis accouche d'un garçon. **2.** Poursuivie par Gros Doigts, elle se réfugie dans les bras de Saddam Hussein et s'en va danser sous la pluie (gros plan sur les fesses, applaudissements et sifflements enthousiastes dans la salle). **3.** Elle tue Gros Doigts d'une balle dans le cœur ; ses deux acolytes sont enterrés vivants. **4.** Un berger avec une peau de mouton sur le dos jette un mauvais sort à la malheureuse, qui devient aveugle et empoisonne accidentellement son enfant. C'est à ce moment-là que l'on entendit une voix féminine dire en allemand : « Ich bin heiss » (Je suis chaude). Et nous voilà au milieu de scènes osées, tournées outre-Rhin, mettant en scène acteurs et actrices dénudés qui tirent un parti inattendu d'une table de billard. L'excitation atteint son comble et mon voisin chuchote : « Enfin ! » Du cinéma porno. Au Pakistan, dont le nom signifie la « terre des purs », les lois islamiques les plus strictes régissent la censure. Alors, par quel miracle cette œuvre olé olé aurait-elle reçu son visa ?

Au départ, une version sage a été respectueusement soumise aux censeurs de Lahore, siège des studios. Mais les gens de Peshawar réclament un genre plus pimenté. Pour le bonheur de ce public obsédé par les fesses, on truffe ensuite le film de

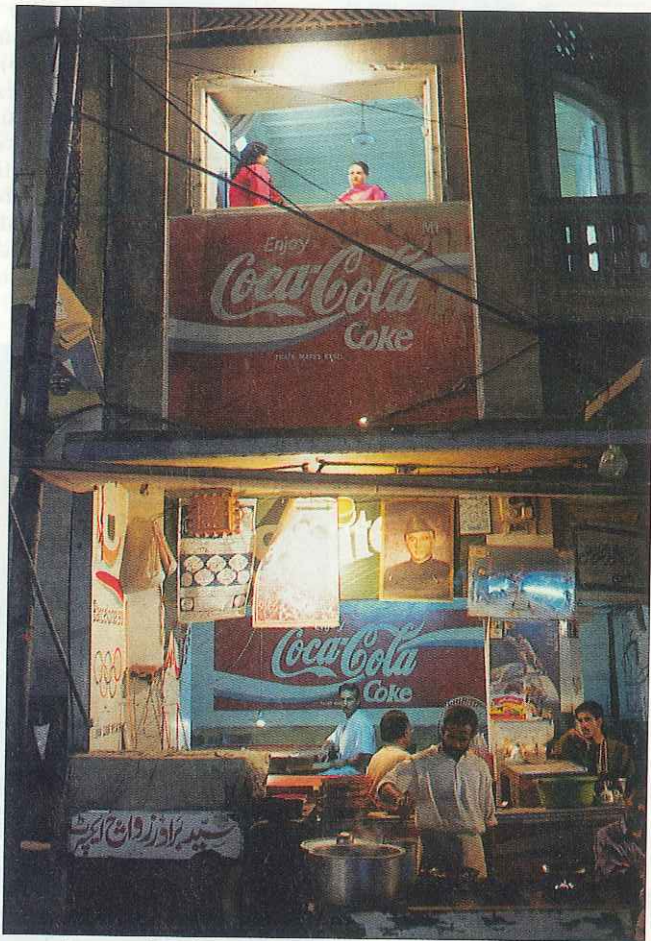
visions de miss Shaheen roulant abondamment du postérieur et d'extraits tout à fait hard importés d'Allemagne. Au pis, si quelque fonctionnaire zélé proteste, on soutiendra que la transformation s'est effectuée, à l'insu de tous, sur la mythique GT. Mais qui s'indignerait, d'ailleurs ? Ici, mâles ou femelles, les fesses fascinent tout le monde. Muzaffar tranche : « C'est une partie importante de l'anatomie, ne trouvez-vous pas ? » Il était temps de partir.

A Rawalpindi, la grande ville voisine d'Islamabad, le premier commissariat de police féminin a été inau-

Car, au Pakistan, les femmes soupçonnées d'adultère se voient fréquemment trancher le nez par leur mari – un moindre mal par rapport à la charia, qui prévoit la mort par lapidation. Toute accusation de viol doit être confirmée par quatre témoins musulmans. Au tribunal, enfin, la déposition d'un homme a deux fois plus de valeur que celle d'une femme.

Cette hypocrisie est typique d'un pays né il y a quarante-sept ans de la partition de l'Inde et qui se trouve, depuis, à la recherche de sa propre identité. Le Pakistan a été créé pour venir en aide aux musulmans d'Inde, menacés, disait-on, dans une nation devenue indépendante et dominée par les hindous. La religion islamique est, littéralement, sa raison d'être. Soucieux d'asseoir leur légitimité, souvent douteuse, les gouvernants successifs ont accordé des concessions par dizaines aux extrémistes religieux, bien que ceux-ci ne réunissent pas plus de 3 % des voix lors des élections. Le fondateur de la nation lui-même, Mohammed Ali Jinnah, appréciait parfois un sandwich au jambon arrosé d'une bière fraîche. Aujourd'hui, ce casse-croûte lui vaudrait d'être jeté en prison. Et, dans les rues de Lahore, il est plus facile pour un jeune d'acheter une dose d'héroïne qu'une bouteille de whisky. Défini essentiellement en termes négatifs – contre l'Inde et contre l'Occident – le pays a aussi beaucoup choyé ses militaires... Seule une coterie de grandes familles et de propriétaires fonciers profite de ce système féodal. Moins d'un habitant sur quatre a appris à lire et à écrire.

Dans sa grande maison d'Islamabad, Abida Hussein symbolise, d'une certaine manière, les ambiguïtés de la classe politique. Elle mène, dans l'opposition, une campagne active contre son éternelle rivale, Benazir Bhutto : « Une reine de beauté. Rien de plus ! » Intelligente et volontaire, la quarantaine plutôt ronde et l'œil charmeur, cette ancienne parlementaire pourrait, avec d'autres, représenter une opposition digne de ce nom. Mais, comme beaucoup de personnalités politiques, Abida est aussi un seigneur, au sens médiéval du mot : grand propriétaire foncier – comme les Bhutto – elle est



Le quartier chaud de Lahore. Tout se passe en haut.

guré il y a quelques mois par Benazir Bhutto, la jolie Premier ministre du Pakistan. Patronne des lieux, l'inspecteur Shamshad Ashraf, 36 ans, les cheveux coiffés en queue-de-cheval, semblait ravie de nous voir. Imaginé par Benazir elle-même, ce poste de police doit permettre aux femmes de déposer une plainte pour viol, par exemple, sans affronter les sarcasmes, voire les menaces, de policiers hommes.

Pourtant, tant que la loi n'a pas été modifiée, ce commissariat demeurera avant tout une vitrine à destination des reporters occidentaux de passage.

révérée comme un demi-dieu par certains de ses employés. Abida ou Benazir, Benazir ou Abida... Que signifient, dans ce contexte, les mots « opposition », « progressiste » ou « réformateur » ?

Tout près de la GT, entre Islamabad et Lahore, se trouve l'un des trésors cachés du sous-continent : le fort Rothas. A condition de ne pas manquer le virage, puis de traverser en voiture une rivière peu profonde, en prenant soin de ne pas s'ensabler, on découvre d'un seul coup ses prodigieux remparts, sorte de muraille de Chine jaillie de la falaise. Chir Khan, qui prit plus tard le nom de Chir Chah Sourî, fit construire ce chef-d'œuvre à partir de 1540, après sa victoire contre les troupes de Humayun, le deuxième empereur moghol. Le règne de Chir Sourî sur tout le nord du sous-continent dura à peine six ans. Mais on lui doit, notamment, la construction de l'actuelle Grand Trunk Road et un système administratif et fiscal dont l'empereur Akbar profita plus tard. Vaste comme plusieurs fois Carcassonne, le fort Rothas

heures suffisent pour rejoindre Lahore. « Il faut boire », insiste le chauffeur, tendant une bouteille d'eau minérale brûlante. Le « Pakistan Times » évoquait une température de 49 degrés à l'ombre, la plus élevée depuis 1905. Les taches d'huile et d'essence mêlées fumaient sur le bitume liquéfié. Le pas des buffles se faisait tremblant, et, dans ces moments-là, aveuglé par la lumière et la sueur, on songe parfois à ce que serait la fin du monde. En tout cas, on ne pouvait que se réjouir du règlement interdisant aux étrangers de conduire.

Pour quelques coupures supplémentaires, il est possible de monter dans les étages... et c'est là-haut, d'ailleurs, qu'un journaliste surprit un député fort pieux partageant ses faveurs, dit-on, entre deux adolescents de sexe différent. Quelques semaines auparavant, ce barbu s'était battu au Parlement pour l'adoption d'une loi contre la dégradation des mœurs. Pas gêné, après que le scandale eut éclaté au grand jour, il reprit son combat de plus belle.

Lahore la magique a-t-elle été trahie à l'indépendance ? La partition de l'empire des Indes, en coupant le Pendjab en deux, a isolé la ville de sa région d'origine. Pour la rejoindre, on file, vite, le long de la GT. L'Inde, avec d'autres trésors, est à 40 kilomètres à peine, après l'entrée des jardins de Shalimar, où le temps immobile flotte sur des gazons un peu trop enjolivés de buissons roses.

Depuis la partition de 1947, trois guerres ont opposé le Pakistan à son grand voisin. Mais, au postefrontière de Waga, quand le chant du clairon accompagne la descente des cou-



Sur la route. 49 degrés à l'ombre. A dr., à Waga. La frontière avec l'Inde. En haut, le fort Rothas, édifié par Chir Khan.

devait assurer la défense du flanc ouest de son immense territoire. Abandonné en 1545, après le retour au pouvoir de Humayun, le bâtiment est demeuré intact jusqu'à nos jours, protégé par l'oubli. Il faut se promener au sommet de ses puissantes murailles, dominant la rocaïlle brûlée, pour imaginer l'incroyable puissance de son bâtisseur, visionnaire disparu sans savoir si ces remparts qu'il avait voulus « imprenables » l'étaient vraiment...

Depuis Rothas, à travers la plaine du Pendjab, qui s'étend depuis la rivière Jhelum jusqu'à Delhi, trois

Lahore est au Pakistan ce que Paris est à la France. Une vitrine du passé où s'alignent palais, mosquées et jardins. Une mosaïque – très théorique – de populations, puisque, des 600 000 hindous et sikhs qui vivaient là avant la partition, il n'en subsiste qu'un millier. Et des citadins de mauvaise humeur. Même le Pakistan islamiste n'est pas venu à bout de son « quartier chaud », aux ruelles étroites, dans la vieille ville. Là, de jeunes danseuses, plus ou moins innocentes, ondoient, en échange de quelques gros billets, devant des hommes heureux comme des enfants.

leurs toujours ennemies, les soldats, de part et d'autre, qui s'observaient encore tout à l'heure avec méfiance, marchent rigoureusement au même pas cadencé. Celui légué par les troupes britanniques. L'unité indienne, au fond, c'était l'Angleterre.

Marc Epstein ■

Reportage photo :
J.-P. Guilloteau/L'Express

LA SEMAINE PROCHAINE :
LES FANTÔMES DU PENDJAB